

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Madeleine Gagnon, Martin Jalbert, Jacques Brault

Claudine Potvin

Numéro 145, printemps 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/66057ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Potvin, C. (2012). Compte rendu de [Madeleine Gagnon, Martin Jalbert, Jacques Brault]. *Lettres québécoises*, (145), 52–53.



MADELEINE GAGNON

Donner ma langue au chantMontréal, Noroît, coll. « Chemins de traverse »,
2011, 166 p., 21,95 \$.« Risquer
l'impossible »

C'est en effet du beau risque de l'écriture, d'une manière d'être au monde et de la poésie que Madeleine Gagnon nous entretient dans *Donner ma langue au chant*, invitant le cher lecteur à partager l'émotion du poème, l'acte et l'intelligence poétiques.

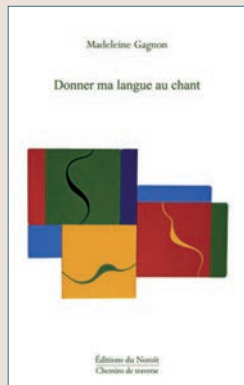
Il convient donc en ouvrant ces pages de donner sa langue au chat, de pencher du côté d'une saine ignorance, bref de « risquer l'impossible », comme le signale l'auteure, soit « risquer la mesure exacte de tout ce que j'ai à dire (et à entendre, ajouterais-je), que l'objet de mes mots soit vaste comme la scène politique, labyrinthique, tel le continent souterrain du corps opaque ou encore dispersé, comme la fresque sans limites des menues choses... » (p. 53).

Un cours de littérature en musique

Donner ma langue au chant réunit une vingtaine d'essais composés, lus ou publiés entre 1990 et 2010 (conférences, autoportrait, commentaires critiques, hommages posthumes — Betty Friedan, Thérèse Renaud, Marguerite Duras, Émile Ollivier —, textes littéraires, ouvertures de colloques ou de rencontres d'écrivains, etc.). Le commun dénominateur de ces textes est une réflexion sur l'écriture et la littérature et sur le rapport du langage à la pensée. Que ce soit par le biais d'une confiance ou d'un commentaire critique sur l'identité, la différenciation sexuelle, les femmes et la guerre, le régionalisme ou territoire du livre, la francophonie / mondialisation, Gagnon nous offre ici un véritable cours de littérature, en fait, ce qu'un cours de littérature devrait être. Conscience et émotion, illustration et création, mots et musiques, intelligence et originalité, savoirs et plaisirs. Paul Bélanger parle d'une « présence et d'une pensée fortes » dans sa brève présentation, d'une intention de l'auteure de lier poésie, littérature et art avec les enjeux actuels du monde. C'est bien à travers l'écoute, de soi et des autres, que la parole de Madeleine Gagnon vibre, laissant derrière elle un sens aigu de la beauté, du désir, d'une maison d'écriture — fenêtre et table de travail —, motif dominant de son œuvre.

Que risque-t-on à ouvrir les portes de sa maison ?

« Que risque-t-on à ouvrir le jeu de sa vie ? » (p. 46) Il semble bien, avoue Madeleine Gagnon encore une fois, que le plus grand risque pour un écrivain consiste « à amorcer et poursuivre une œuvre sans prendre régulièrement la mesure (et aussi la démesure) de la vérité des écritures offertes à l'intelligence publique dans le livre ouvert de sa vie en jeu » (p. 49), ce que la poésie comme espace privilégié, sans frontières, ou *poïen* (voyage du sens, « fabrique du sens exact des mots conjugué à leur musique propre », p. 146) tend à suggérer, voire à déployer. Au douanier qui l'interroge sur son origine, Gagnon répond qu'elle vient du cœur, d'ici et d'ailleurs (p. 159). Son très beau livre, fait de tendresses, de brèches, de silences, de partitions, c'est comme une poésie, une « pensée qui chante. Et qui vibre comme un être vivant » (p. 63).



MADELEINE GAGNON



MARTIN JALBERT

Le sursis littéraire. Politique de Gauvreau

Miron, Aquin, Montréal, PUM, 2011, 210 p., 29,95 \$.

Faire la révolution avec des mots

Le concept n'est pas nouveau. Le politique ne loge pas nécessairement ou exclusivement à l'enseigne de l'action, de la guérilla ou de la lutte armée. Tout est politique, on l'a souvent répété. L'étude des poétiques de Gauvreau, Miron et Aquin que propose Jalbert le montre bien.

Par « sursis littéraire », délai, intervalle, Jalbert renvoie aux concepts d'émancipation, d'affranchissement, de pouvoir (de la littérature), de dispositifs esthétiques « construits sur l'idée de la production d'une parole qui sortirait du langage et de sa condition contingente » (p. 8).

Esthétiques et politiques

Dans *Le sursis littéraire*, Jalbert soutient d'entrée de jeu que les esthétiques constituent des outils de transformation sociale et qu'elles contribuent à l'acquisition de libertés individuelles ou collectives, et ce, là où bien souvent les révolutions politiques ont échoué. Par extension, la littérature comme projet, pratique et pensée, ne pourrait exister qu'en sursis, « en attente de l'événement » (p. 29). Ainsi, le sursis littéraire contiendrait-il le principe d'une double invalidation « de la littérature, mais aussi de la politique et de l'émancipation, qui trouvent aussi leur origine dans la disponibilité égalitaire des mots [...] et dans leur pouvoir de défaire les rapports entre les mots » (p. 30). Il sera donc question d'un possible langagier, égalitaire, transformateur, vagabond, contradictoire, en mouvance.

Triumvir : Gauvreau, Miron, Aquin

À propos de Gauvreau et de l'automatisme, Martin Jalbert constate qu'on a glissé trop rapidement sur la dichotomie *art engagé / art pour l'art*. Selon l'auteur de *Sursis littéraire*, il faut repenser le mouvement et l'œuvre de Gauvreau en termes d'esthétique révolutionnaire qui s'inscrit « contre les illusions des systèmes traditionnels de construction de sens » (p. 58). Une esthétique qui les comprend, les dépasse et les excède, tend à défigurer le monde visible, à le rendre méconnaissable,



infigurable, non figuratif, « anticipation d'une nouvelle configuration de la collectivité » (p. 51).

Du côté de Miron, Jalbert donne à lire le combat de libération nationale comme une entreprise de retotalisation de l'homme, une poésie en action, un projet esthétique-politique au delà des apparences, un va-et-vient entre parole et mutisme, dehors et dedans, enracinement / identification et perte / dissolution de soi. Jalbert reprend sensiblement la même thèse dans son chapitre sur Aquin. La révolution sera amour (*eros* et *agapè*), intensité, dérive scripturaire qui débouche sur un style d'écriture révolutionnaire et une « dépolitisation de l'idée de révolution, coupée de toute représentation d'un espace de lutte » (p. 163), d'où la révolution rêvée, contrariée, d'où le « prochain épisode ». La dimension physique de l'écriture chez Aquin suggère précisément une main courant sur la page et la mémoire d'un texte ou d'une révolution à venir, « œuvre d'art faite vie » (p. 183), art et vie se prolongeant et signifiant l'un dans / par l'autre.

Réinventer l'utopie

Les poétiques examinées par Jalbert dans cet ouvrage ont maintes fois fait l'objet de considérations semblables ou rapprochées dans la critique québécoise, mais l'approche jalbertienne offre l'intérêt de « rompre avec le modèle de la littérature témoignant de la spécificité de la collectivité à laquelle elle est liée et de parier sur les nouveaux éclairages qu'il est possible de tirer d'un contexte qui ne soit pas le contexte immédiat des œuvres retenues » (p. 36). Ces poétiques sont porteuses d'utopies paradoxales et radicales du monde, à la fois critiques, déplacements, éventualités. Jalbert note, en conclusion, que tout en étant « [i]rréductible à la représentation des rapports sociaux ou à la redistribution des énoncés de l'hégémonie discursive de l'époque, la politique de la littérature ne se fait pas ailleurs que là où les œuvres pensent et signifient le réel, là où elles interviennent... » (p. 193); « *condition pharmaceutique de l'écriture* » (p. 196), *pharmakon*, écho derridien, ou efficacité, puissance, dynamique, qui a pour effet de déjouer le sens et de produire parfois « l'inverse de ce qui était attendu, peut-être même aucun effet » (p. 196). Pour Jalbert, il s'agit donc d'envisager le fait littéraire « comme un rapport entre des pratiques et une manière de les rendre visibles » (p. 199). En ce sens, *Le sursis littéraire* vaut le détour.



JACQUES BRAULT

Dans la nuit du poème

Montréal, Noroît, 2011, 52 p., 13 \$.

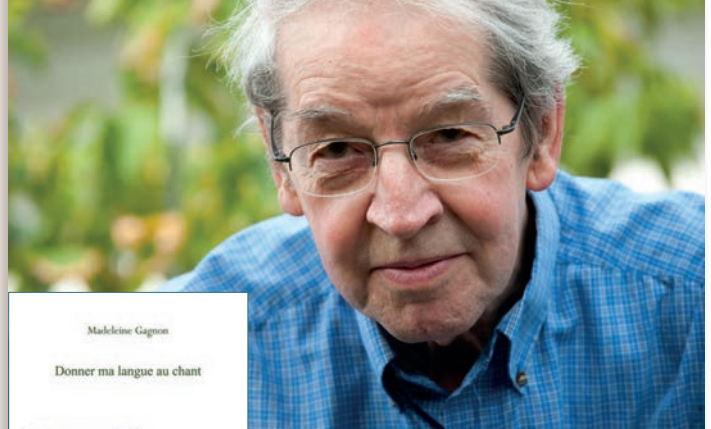
Y a-t-il un dire poétique ?

Existerait-il un poème « irréductible à tout autre dire » (p. 25) ? Lorsqu'il reprend la question d'Octavio Paz au milieu de son opuscule au titre évocateur, Brault revient sur son affirmation première: « Je ne possède pas de définition du poème. » (p. 7)

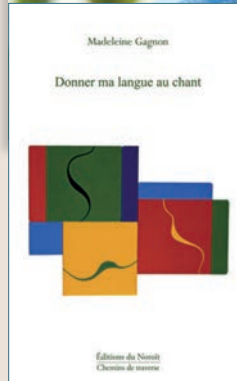
Évidemment, la poéticité échappe aux instruments de mesure. Cependant, Brault affirme tout de même qu'on peut « poser un schème médiateur entre le virtuel et l'efficient dans l'ordre poétique » (p. 26). C'est à la recherche de cette « possibilité d'être du poétique comme valeur concrète de poésie subsumée dans et par des textes » (p. 27) que Brault nous invite à repenser l'existence des formes poétiques, des formes fixes au vers libre et au poème en prose.

La problématique du poème

Autant dans sa fonction mémorielle originale que dans ses manifestations contemporaines, le poème « ne réalise pas une essence éter-



JACQUES BRAULT

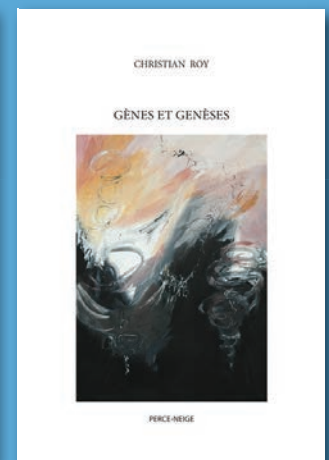


nelle » (p. 14). Historiquement, que les formes fixes aient apparemment disparu, que le texte poétique soit éclaté dans sa structure et sa sémantique, « le poème continue à se présenter, à se signaler comme poème » (p. 14). Brault s'attarde

en ce sens à la problématique du poème moderne (prose et vers); ce qu'il nomme « crise de vers » est également « crise de prose », « vers et prose étant mis à mal par la précarité même du poème » (p. 23).

Au fond, Brault ne cherche pas à prouver quoi que ce soit dans cet article. Même lorsque le poète et critique cible le rythme comme élément inaugural du poème, il n'en reste pas moins sceptique quant à la facture du poétique. Si le poème reste problématique, « c'est parce qu'il ne peut s'arracher entièrement à l'histoire et à ses déterminismes, et d'autre part s'adonner entièrement à un poétique qui serait irréversible, incontournable » (p. 48). Tout comme Brault, on s'en doutait bien. À la fin, l'exercice paraît quelque peu futile.

ÉDITIONS PERCE-NEIGE



**L'écoute
des fragments**
Brigitte Harrison

**Gènes
et génèses**
Christian Roy

Poésie 2011
16,95 \$
978-2-922992-82-3

Poésie 2011
16,95 \$
978-2-922992-86-1



perceneige@nb.aibn.com / editionsperceneige.ca